

U d'/of OTTAWA



39003014737760



Les Quatrains
d'Al-Ghazali

DU MÊME AUTEUR

L'ILLUSION. Poésies. 3 ^e édition en 2 volumes, <i>épuisé</i> (Lemerre, éditeur).	2 vol.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, trad. en vers (Lemerre, éditeur).	1 vol.
LA GLOIRE DU NÉANT.	1 vol.
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE HINDOUE (Charpentier, éditeur).	1 vol.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

L'ILLUSION. 4 ^e édition, revue et augmentée, édition elzévirienne avec le portrait de l'auteur.	1 vol.
--	--------

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

JEAN LAHOR

Les Quatrains
d'Al-Ghazali



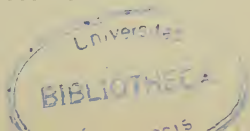
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

NEW-YORK, 1127 BROADWAY

M DCCC XCVI



PQ

2204

.E5Q3

1896

Abou-Hâmid-Mohammed-ibn-Ahmed al-Ghazali naquit à Thous dans le Khorasân, l'an 450 de l'hégire (1058 de l'ère chrétienne) et y mourut en 503, à l'âge de cinquante-trois ans.

D'âme aimante et d'esprit inquiet, il erra toute sa vie à la recherche de la vérité, de pays en pays, d'un système à l'autre, mais s'arrêta surtout aux enivrantes rêveries du panthéisme musulman. Il fut longtemps soufi, c'est-à-dire panthéiste, comme le fut Kheyam, le poète persan, son contemporain.

N'ayant trouvé nulle part, pas même en cette doctrine, la satisfaction ni le calme, excepté, comme il l'avoue lui-même, « à de rares heures isolées », il revint vers la fin de sa vie à des études pratiques, surtout de morale, et « se réjouit des progrès utiles et bienfaisants de la science humaine* ».

Al-Ghazali a écrit des traités religieux, philosophiques et moraux ; il n'a jamais écrit ou n'a pas laissé de vers. Au cas où il s'y fût essayé, peut-être eût-il pris la forme du quatrain, immortalisée par Kheyam, qui vécut au même siècle que lui et près de lui, dans le Khorasân. J'ignore s'ils se sont connus.

* Paul Ravaisse. *Grande Encyclopédie*.



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

I

Les Amours

L'Amour de la Femme

L'Amour mystique

A Kheyam, au sage divin
Dont les quatrains versent à l'âme
L'ivresse extatique et sans fin
D'Allah, du vin et de la femme.

L'Amour de la Femme



Prélude.

*Oh! le lotus, la fleur fermée,
Où donc peut-elle être, l'aimée,
Vers qui je dois aller un jour
Avec mes pleurs et mon amour?*



*Est-elle blonde? est-elle brune?
Sous le magique clair de lune
Que rêve-t-elle en ce moment,
— Si loin de son futur amant?*



*O mon âme, écoute : c'est l'heure,
Où la lune à travers les cieux
Soupire un chant délicieux,
Comme un chant de flûte qui pleure.*



*Avant que la Mort lève, inquiétant mystère,
Le rideau des secrets que Dieu cache à la terre,
Aime, et ne cherche pas d'où ton être est venu,
Ni ce qui doit l'attendre au fond de l'inconnu.*



*Et dans l'extase des nuits calmes,
Dans leur chaleur et leur langueur,
Sous la lune argentant les palmes,
Un lotus entr'ouvrit son cœur.*



*Recevez mon baiser de la bouche des fleurs ;
Ces fleurs, vers votre lèvre en fleur je les envoie
Vous dire mes chagrins mêlés d'un peu de joie,
— Et buvez leur rosée en songeant à des pleurs.*



*Offre tes seins, ta joue en flamme
Aux souffles de la nuit d'été :
Dans la nuit j'ai versé mon âme
Pour la mêler à ta beauté.*



*Il n'est nulle douceur comme celle d'aimer,
Ni fièvre dévorante égalant cette fièvre,
Ni fruit délicieux qui sache alors calmer
Ma lèvre, en s'y fondant comme le fait ta lèvre.*



*Le clair de lune est comme un soupir de la nuit :
Que de soupirs aussi dans tout mon cœur qui tremble
Et dans le tien, goûtant l'extase d'être ensemble,
Sous l'infini soupir de ce grand ciel qui luit!*



*Aimons-nous et rêvons, nous n'aurons pas toujours
Ce ciel devant nos yeux, doux comme une soierie :
Les morts ne la voient plus, la belle nuit fleurie
Qui nous caresse et fait plus tendres nos amours.*



*Les perles de tes dents, les saphirs de tes yeux
Me font bénir encor, quand s'entr'ouvrent tes voiles,
Le divin Joaillier qui sema par les cieux
Ces diamants vivants et brûlants, les étoiles.*



*Une coupe de vin, quelques fruits, et pour table
Une prairie en fleurs, et la bouche adorable
De l'amie, et ses yeux mi-fermés de langueur :
— Alors je sens, Allah, ton baiser sur mon cœur.*



*Kheyam, en ma chambre fermée
À tous les bruits de l'univers,
Oh! qu'il est doux, près de l'aimée,
Le clair de lune de tes vers!*



*Fraternise, ô mon âme, avec les astres d'or,
Ames aussi, brûlant par la nuit infinie,
Brûle comme eux, palpите, aime et souffre, aime encor ;
Avec l'aube et les soirs sublimes communie.*



*La mélodie aimante et calme de la nuit
S'écoule sur la ville apaisée; et tout bruit
Auprès de nous s'éteint pour la laisser entendre ;
— Et le chant de tes yeux se fait aussi plus tendre.*



*Bois, ô lune d'amour, à la coupe vermeille,
Car la lune du ciel, après nous, très longtemps,
Laira sur ces vergers des milliers de printemps,
Mais sans nous retrouver par une nuit pareille.*



*Ton doux corps imprégné d'essences précieuses
Vient d'alanguir mon cœur en un bain de parfums;
Et j'ai bu l'âme en toi des calices défunts,
Des fleurs mortes pour alanguir nos nuits heureuses.*



*Astres, musiciens célestes, votre chant,
Fait de vibrations prises pour du silence,
S'unit à ma pensée, en rêves s'épanchant
Sur les flots où la lune émerge et se balance.*



*Songes-tu, quand tes pieds marchent dans la poussière,
Qu'ils foulent bien souvent ce qui fut autrefois
Les yeux noirs d'une amante où riait la lumière
Et la bouche fleurie où tremblait une voix?*



*Ton crâne, la demeure où siégeaient fièrement
Tes passions, ta foi, l'orgueil de ta pensée,
Peut-être un jour sera heurté par un amant,
Et ta bouche par lui de dégoût repoussée.*



*Puisque tu dois bientôt pourrir parmi les morts,
Fais ivres de beauté ta jeune âme et ton corps;
Et viens voir frissonner la naissante verdure,
Avant que ne l'engraisse un jour ta pourriture.*



*Heure pâle où se meurt tout bruit !
Le monde est comme une féerie.
La robe noire de la nuit
Par le clair de lune est fleurie.*



*O femmes qui, domptant l'orgueil des plus rebelles,
Nous arrachez des pleurs à force d'être belles,
Quels mystères en vous nous font ainsi pâlir,
Et pourquoi, vous aimant, a-t-on soif de mourir ?*



*Tes yeux s'ouvrent pour moi comme un paradis noir,
Un lointain paradis où mon rêve, le soir,
Va se perdant parmi des fleurs et des étoiles,
Mais sans y pénétrer le secret que tu voiles.*



*Mon âme est un sultan, et mon corps est sa tente;
Et le sultan sans peur, bien qu'il soit dans l'attente
Du meurtrier qui doit le frapper quelque jour,
Écoute en souriant des musiques d'amour.*



*Les clairs de lune bleus d'autrefois, que d'amants
Ils ont extasiés déjà de leur mystère!
Oh! que de nuits encore, et sur nos ossements
Ces mêmes clairs de lune extasieront la terre!*



*Ta chevelure d'or, lourde, épaisse, musquée,
En nappes sur tes pieds d'ivoire s'épanchant,
Fait ton corps lisse et blanc, plus blanc que la mosquée,
Le soir, sur un ciel d'or teint des feux du couchant.*



*Sons, lignes ou couleurs, tout rythme est une fête :
Je suis l'âme pourtant que peut endolorir
La douceur d'un regard, et qui se sent mourir
A l'éclat meurtrier de la beauté parfaite.*



*Le grand jardin d'azur, la nuit, va se rouvrir ;
Mon amour, allons voir loin de la foule humaine
Venir à nous la Lune en sa robe de reine,
Et dans ce jardin bleu les étoiles fleurir.*



*Les chers yeux de celle que j'aime,
Pleins de songes pour leur amant,
Et qui lui rient si tendrement,
Pourriront aussi, les yeux même!*



*Tous sur le dos, les morts funèbres,
Lentement rongés par les vers,
De leurs yeux clos ou grands ouverts
Ils boivent l'horreur des ténèbres!...*



*Des hommes sont très doux, ayant gardé dans l'âme
La douceur qu'y laissa le baiser d'une femme;
Et de rares amants sont à ce point heureux,
Que ce clair crépuscule est demeuré sur eux.*



*Un rossignol gémit dans l'ombre de mon âme,
Il pleure au souvenir d'anciennes nuits d'été,
Et d'une rose aussi dont l'ardente beauté
Au milieu du jardin jetait comme une flamme.*



*Bien que sur toi la Mort ait refermé sa porte,
Je te revois sans cesse et partout tu me suis :
Comme d'un astre mort vient la pâleur des nuits,
J'ai pour clarté sur moi les grands yeux d'une morte.*



*Que de temps après nous où fleuriront encore
Les lys blancs de la nuit, les roses de l'aurore !
Ne manquant pas au monde avant d'être venu,
Lui manquerai-je, étant rentré dans l'inconnu ?*



*Oui, tout est vain, étant mortel et périssable ;
Le château de ce monde est bâti sur du sable.
Le passé, l'avenir, gouffres de toutes parts,
Et ce rêve aux voyants fait leurs grands yeux hagards.*



*La méditation est parfois importune,
Et parfois nous fait suivre un chemin périlleux.
Contemple avec amour un visage de lune,
Tu donneras du moins une fête à tes yeux.*



*Ces mensonges qui nous consolent de la vie,
Et nous font pardonner à ce fol univers,
Aime-les, aime ainsi la musique et les vers,
Et l'amour, ce ciel tendre en qui l'âme est ravie.*



*A mon âme, à mes yeux redonne un peu de joie;
Ouvre tes voiles blancs, et laisse reposer
Mon esprit douloureux qui se veut apaiser
Sur tes seins, dont moelleuse et si pâle est la soie.*



*Ton corps lisse est d'argent, tes yeux sont deux opales,
Le parfum du jasmin sort de tes lèvres pâles,
Quand tu chantes le Chant des Mages dans la nuit :
Une étoile se cache en ta beauté qui luit.*



*Bien que ton corps ressemble au long corps du cyprès,
Ton œil pur au matin, aux tulipes ta joue,
Je cherche encor pourquoi le Destin, qui se joue
Des êtres, m'a fait vivre et me détruit après.*



*Mes yeux sont éblouis par les lys de ta face,
Les astres de tes yeux, les roses de ta chair.
Le néant est peut-être aussi sous la surface :
Qu'importe, si le corps est pur et s'il m'est cher ?*



*La lune, tendre luth d'argent,
Dont les rayons blancs sont les cordes,
Avec mon cœur triste et changeant,
Doucement, Allah, tu l'accordes.*



*Lorsque la grande Nuit déroulera sur nous
Ses longs cheveux semés de saphirs et d'étoiles,
Répands les tiens comme elle, écarte aussi tes voiles,
Et garde, sans parler, mon front sur tes genoux.*



*L'on peut encore aimer sans croire en qui l'on aime.
J'adore des beautés dont je sais le néant,
Dont j'ai tôt reconnu la vanité suprême,
— Et que j'adorais mieux d'abord, en les créant.*



*Ta perfide beauté, je la compare aux plantes
Qui cachent des poisons aux douceurs de leur chair ;
Comme en des étangs bleus pleins de bêtes rampantes,
D'inquiétants désirs rôdent dans ton œil clair.*



*Plongeant parfois les yeux en elle,
Je songe à la mer criminelle
Roulant des monstres et des morts,
Et qui rit splendide au dehors !*



*Pour dissoudre ton corps et pour tuer ton âme,
La Mort sait ainsi prendre un visage de femme
Avec de grands yeux purs et pareils à des fleurs,
— Et tu baises les yeux infâmes dont tu meurs.*



*Lune, tête de morte illuminant les nuits,
Tu nous viens enseigner comme tout est mensonge,
Lune, qui fais les cieux plus tendres, quand tu luis
Sur nos amours, et fais plus divin notre songe.*



*Toute forme en ce monde est sans réalité;
Ses agrégations ne sont pas éternelles :
En pénétrant ton cœur de cette vérité,
Tu l'auras affranchi du tourment qui vient d'elles.*



L'Amour mystique



Le dialogue d'Allah et du poète.

*Triste de leur ignominie,
Quitte tes amours, il est temps :
Viens vers mon âme, je t'attends,
Reviens à la source infinie.*



*Oh! mourir à moi-même, au monde, être à jamais
Une âme submergée en ta clarté divine;
Ayant fui jusqu'à Toi le néant que j'aimais,
M'abreuver de l'amour sans fin sur ta poitrine!*



*Au sein de l'Océan la goutte d'eau gémit;
L'Océan lui répond : « S'il est quelque distance
Entre nous deux encor, c'est ton cœur qui la mit :
Meurs, et tu seras Dieu, rentrée en ma substance. »*



*Je suis le rossignol des jardins du mystère
Qui gémit, pleure et meurt aux-pieds de l'Éternel,
Je suis le rossignol envolé de la terre
Pour n'aimer plus jamais que les roses du ciel.*



*Vis d'adoration, vis d'extase et d'amour !
Aime, désire et souffre, et fais que chaque jour
Ton cœur s'ouvre plus large à des amours plus grandes !
Prends sa joie au Soleil pour qu'à tous tu la rendes !*



*Au sein des mers, au fond du ciel, partout je vois
La végétation de ta vie infinie
Soumise au rythme, au nombre, à la loi d'harmonie :
— Et c'est pour t'imiter que je scande ma voix.*



*Les astres, enflammés d'une éternelle extase,
Tournent, tournent sans fin, en adorant leur Dieu;
Derviche, tourne aussi : la même ardeur t'embrase,
Qui donne le vertige à tout le ciel en feu.*



*Tous les astres sont fous par leur amour pour Toi;
La mer est soulevée et proclame ta gloire,
Le mont dressé vers Toi t'adore en la nuit noire;
La lune est d'amour pâle et soupire avec moi.*



*Féerique et remplissant l'espace d'éincelles,
Le Ciel est un oiseau d'azur qui bat des ailes
Sur la route, Seigneur, que lui montra ta main.
Quel but poursuit son vol? Où sera-t-il demain?*



*Ton âme est le rayon qui, perçant l'ombre noire,
A des atomes vils prête un instant sa gloire :
Mais au néant, Allah, retire ta clarté,
Et que restera-t-il de sa réalité?*



*Avec sa housse bleue où rient les diamants,
La Nuit est ton cheval, l'éclair est ton épée;
Jaune à ta selle, ô Roi des épouvantements,
La lune pend ainsi qu'une tête coupéz.*



*Mon âme est l'Infini qui jouit et qui souffre,
Je suis la vie ardente et suis la sombre mort,
Je suis l'abîme où tout s'éveille et se rendort :
Et le vertige prend qui regarde mon gouffre.*



*Ta pensée, éclairant un jour cet univers,
Un moment fit briller ses poussières d'atomes ;
Et tout ce monde, Allah, tourbillon de fantômes,
N'est qu'un rêve ou qu'un jeu reflété par mes vers.*



*L'espace est infini, vu de ce mont géant!...
Mais j'admire à la fois et méprise ce monde,
Qu'Allah ne voit aussi que comme un pur néant,
— Bulle d'air misérable en la mer qui l'inonde!*



*Comme un nuage d'or en la pourpre du soir,
Allah, l'univers roule au fond de ta pensée :
Tel que la mer en feu du couchant caressée,
Par Toi transfiguré, mon rêve est ton miroir.*



*Je suis l'Infini vague et suis le Temps sans bornes ;
Mon rêve a fait fleurir les éternités mornes ;
Je suis la Mort et suis l'Amour, le gouffre aimant,
D'où le néant prend l'être et surgit lentement.*



*Le nuage sait-il la force qui le pousse,
Force terrible un jour, un autre calme et douce ?
De vous maudit une heure, une autre heure béni,
Me connaissez-vous mieux, Moi, le Souffle infini ?*





II

Le Doute



*J'avais la foi jadis et n'ai plus que le doute ;
Je me sens pour agir moins allègre et moins fort.
L'arbre de la science est l'arbre de la mort,
Et ses fruits sont amers à l'âme qui les goûte.*



*Cette chaude lumière en ce grand ciel si bleu
Semble être le regard et le baiser d'un Dieu ;
L'hiver, où donc est-il ? où donc cette tendresse
Du Dieu brûlant d'amour qui, l'été, nous caresse ?*



*Pourquoi, Peintre divin, qui dans l'éternité
Sur le fond du néant as parfait les peintures
Des cieux, des fleurs, de tous les êtres de beauté,
As-tu négligé l'homme entre tes créatures?*



*Pourquoi l'âme souvent par le doute abattue,
Et les meilleurs de nous écrasés par le sort?
Ce qu'a formé l'amour est défait par la mort :
Quel ami nous créa? quel ennemi nous tue?*



*Oh ! qu'est ce pauvre corps bientôt rongé des vers,
Et l'amour dont nous ment la caresse trop brève ?
Quand tu pouvais, Allah, recréer l'univers,
Comment inachevé laisser ainsi ton rêve ?*



*Comme un fleuve rassemble et disperse le sable,
Le Temps unit, puis il sépare tour à tour,
Ne formant rien jamais qui ne soit périssable,
Ceux qu'avait évoqués et rapprochés l'Amour.*



*Le Ciel semble jaloux des heureux dans la vie ;
Je n'ai rêvé jamais de durer trop longtemps.
Voit-on les vieillards rire et s'avouer contents ?
Et leur soir sans clarté ne me fait pas envie.*



*Le grand roi Feridoun eut l'horreur de survivre
À ses trois fils frappés au combat, lui, très vieux.
Il mit leurs chefs tranchés sur un plateau de cuivre,
Et fou, jusqu'à la mort, les garda sous ses yeux.*



*Sans mon assentiment, Allah, tu m'as fait naître,
Et je vais redescendre en l'inconnu béant
Avant d'avoir compris le secret de mon être,
Dont la grandeur m'étonne autant que le néant.*



*Le rêve que tu crois réel quand tu sommeilles,
En s'évanouissant, à l'heure où tu t'éveilles,
Pour ton esprit perdra toute réalité :
— Les morts doutent aussi d'avoir jamais été.*



*Nous marchons éperdus, semblables à des fous,
Nous entre-déchirant parfois pendant la route.
Quel jeu te plais-tu donc à jouer avec nous?
Pourquoi le mal en Toi, qui nous condamne au doute?*



*La bataille finie et les morts couchés là,
Tous les cris se sont tus de douleur ou de haine :
Et comme il montre bien quel néant est cela,
Le silence qui suit toute tempête humaine!*



*Au Ciel indifférent qui fait naître et mourir,
Qu'importe que l'on souffre ou cesse de souffrir ?
Dans le gouffre infini du temps et de l'espace,
Que compte la douleur de l'atome qui passe ?*



*Résigné par avance à ce peu qu'est ton être,
Lorsque la Mort viendra, ne va pas t'écrier ;
— La terre est un tombeau qui nous sert d'oreiller,
Pour rêver un moment avant de disparaître.*



*La brique faite un jour peut-être avec la cendre
D'Omar, de Feridoun ou du grand Alexandre,
Sert à rebâtir des palais aux vivants,
Dont la poussière aussi fut dispersée aux vents.*



*Dans les doigts du Destin nous semblons des poupées,
De mots, de gestes vains gravement occupées,
Se mêlant, s'agitant, tournant, faisant leur bruit :
— Puis le silence au fond d'une boîte et la nuit!*



*Lien mystérieux du néant et de l'être,
Amour, oh ! pourquoi donc m'as-tu fait apparaitre
Fantôme aussi parmi ces fantômes divers,
Et comme eux étonné par ce vague univers ?*



*Le secret du grand Tout, il est en chaque atome ;
Et le granit recèle au fond de son sommeil,
Comme la nuit en son silence de fantôme,
Ce secret qu'à nos yeux garde aussi le Soleil.*



*Quand nous aurons quitté ce clair palais du monde,
Demain, après-demain, le sais-je? nous serons
Contemporains obscurs, en la cendre inféconde,
De tous ceux dont la Mort a nivelé les fronts.*



*La terre, les rochers, les mers, et radieux
Ces astres même, et l'âme humaine avec ses Dieux,
Ses rêves, son génie étrange ou sa démence,
Tout doit s'évanouir au sein du ciel immense.*



*Mon rêve fait lui seul si radieux et beau
Le soleil d'or saignant qui descend au tombeau :
Mais quand aura vécu la conscience humaine,
Splendide, il peut brûler, sa splendeur sera vaine.*



*Nourrir son ventre, emplir sa bourse et, plaisir fin,
Perpétuer l'espèce et la douleur sans fin :
Oh! qu'est tout ce néant, et qu'appelle-t-on vivre ?
Viens plutôt la Mort absurde qui délivre.*



*Un sage a révélé la genèse des Dieux :
Avant la nuit première et la première aurore,
Avant le premier homme ils n'étaient pas encore ;
Et la peur ou l'amour ont peuplé tous les cieux.*



*Le dégoût ou l'horreur, la nausée ou la haine,
Ou le simple mépris de la bassesse humaine
A certains jours sont tels, et nous font tant souffrir,
Que l'on craint moins la mort, qui saura tout guérir.*



*Soliman-ben-Daoud, dont le trône d'ivoire
Pour dais splendide avait un tourbillon d'oiseaux,
Commandait aux Esprits de la terre et des eaux;
Mais l'ennui, dur aux grands, le rongait dans sa gloire!*



*Mourant, il proclama que tout est vanité,
Même l'amour humain, et le divin peut-être,
Et pensa qu'il vaut mieux n'avoir jamais été :
— Que pensait donc l'esclave, alors jouet du maître?*



*Avec la mort et son ordure
Tout se répare, — et cela dure,
La plante, la fleur, l'animal,
Et le bien trop rare, et le mal.*



*Le bestial besoin de vivre est trop en toi;
Puisque rien désormais n'éveille ton émoi,
Que plus rien ne t'est rien ni ne te fait envie,
Sans regrets et sans peur laisse là cette vie.*



*Ta place, ils la prendront ceux qui viennent de naître :
Tes fils jeunes et forts, les sens-tu, triomphants,
T'écarter, comme toi jadis, enivrés d'être :
« Va-t'en, me dit la Mort, tu gènes tes enfants ! »*



*Je hais, je hais, je suis parfois ivre de haine,
Et j'invoque devant l'universel forfait
Un despote écrasant cette vermine humaine :
— Puis j'ai honte du vœu sinistre que j'ai fait.*



*Quand, sourd même à la voix des livres, tes amis,
Tu sens trop l'amertume ou la douleur de vivre,
Quand, blessé par la vie et dolent, tu gémis,
Songe à tout l'infini des temps qui la doit suivre.*



*Les mondes engloutis en ton éternité,
Évanouis en Toi, qu'auront-ils donc été?
Un rêve, la lueur d'un éclair bleu qui passe?
— Pourquoi ce trouble vain un moment par l'espace?*



*Oh! tous ceux qui sont nés de matrices infimes,
La bête aveugle et morne en la nuit des abîmes,
Se trainant sous la mer pesante et sans soleil;
Les êtres de néant abrutis de sommeil!*



*Le mâle primitif, Allah, prit pour esclave
La Matière, et l'aimant, il la fit mère un jour :
Mais n'est-il pas resté, lui qu'elle enlace et brave,
Trop pris dans les liens de cet étrange amour?*



*Ton âme m'apparaît, Allah, dans le soleil,
Caressante parfois, et plus souvent brûlante ;
Oh ! comment certains soirs, dans le couchant vermeil,
Semble-t-elle souffrir, et palpiter sanglante ?*



*Ta passion divine est pareille à la nôtre :
Pourquoi dans ton cerveau courent ces astres fous ?
Et ton âme infinie, Allah, n'est donc pas autre
Que celle qui s'agite et se tourmente en nous ?*



*Du jour miraculeux, Adam, de ta naissance,
Dans l'homme et le soleil la même flamme a lui;
Mon être et l'univers sont de la même essence,
Mon âme et ses tourments, je les retrouve en lui.*



*Animal monstrueux qu'agite une âme obscure,
Monstre muet, comment, ô ma mère, ô Nature,
Suis-je ta conscience et ton verbe, et pourquoi
Sembles-tu ne penser et ne parler qu'en moi?*



*Éternellement jeune, éternellement mère,
O courtisane impure et sacrée à la fois,
Double d'aspect toujours, Nature, je te vois
Tendre autant que cruelle et douce autant qu'amère.*



*J'ai mieux compris mon âme en observant la tienne;
Au cœur de tes enfants, obscènes et mauvais,
Mère, c'est toi toujours qu'ainsi je retrouvais :
Nul péché n'est en eux qui de toi ne leur vienne.*



*O nuit, consolatrice et berceuse de l'homme,
O nuit, trêve et repos pour la bête de somme,
Nuit calme, qui mets fin à tous les lourds travaux,
Lac noir, tombe apaisante où sombrent nos cerveaux!*



*Vivant, tu t'engraisais et vivais de la mort,
Des âmes et du sang éteints de tes ancêtres;
Remets ce que tu pris, et rentre sans effort,
Comme un fleuve en la mer, dans l'océan des êtres.*



Dans ce fol univers, œuvre de la Maya,
Ceux que l'Amour, le beau thaumaturge, envoya,
Vont roulant à travers les choses, et par elles
Sont troublés sans raison, les estimant réelles.*



*N'es-tu pas effrayé du néant plein de nuit
Où ta pensée, en trop rêvant, s'évanouit ?
Remonte du néant : seul l'Amour en délivre,
Et te prenant la main, qu'il t'appelle à revivre.*



*Malgré l'effroi, malgré la douleur qui nous mord,
Il est de doux moments au voyage du monde,
Et le calme est au bout, la grande paix profonde
Que l'offre en son abri la tente de la Mort.*



*Certains soirs où les sens s'exaltent, l'univers
Paraît une œuvre encor divine et magnifique;
Et les soupirs du vent ont la douceur des vers,
Et les lueurs du ciel semblent une musique.*



*Dans mon cœur j'ai gardé la langueur de tes yeux,
Si pareils à ces fleurs dont l'âme nous pénètre;
J'ai gardé dans mon cœur le parfum de ton être,
Et ta douceur m'a fait miséricordieux.*



*Tu sais le dénouement et la scène dernière :
Plus de dents, de regards, de paroles, — plus rien.
Une minute encor goûte et bois la lumière,
Médite ou rêve, agis surtout, et fais le bien.*

III

La Pitié du Renoncement



*Le cœur mal satisfait des douceurs de la femme,
Cherche au delà, plus loin, mets plus haut tes plaisirs,
Demande à la nature entière pour ton âme
De plus larges amours, dignes de tes désirs.*



*Qu'une nouvelle vie aimante en toi commence;
Multipliant en toi la joie et les douleurs,
Vois dans l'humanité comme ton être immense,
Et fais tiens ses espoirs, son ivresse et ses pleurs.*



*Dans le calme des sens et la sérénité
Le sage sait braver l'influence maligne
Que sur nous prend parfois l'effrayante beauté,
Par l'accord pur de la couleur et de la ligne.*



*Consacrant tout ton être à l'idéal suprême,
Combats sans nul espoir, ni souci de toi-même ;
Vaincu, garde toujours la fierté de tes yeux,
Car tu fais œuvre sainte et remplaces les Dieux.*



*Quarante Solimans ont régné tour à tour,
Avant qu'Adam naquît, sur des races sans nombre
D'animaux monstrueux, ignorant tout amour :
— Les temps d'alors étaient submergés dans plus d'ombre.*



*Or la race d'Adam apparut moins grossière
Mais bestiale encor, ayant eu ces aïeux :
Et sa fange à bon droit redevenait poussière ;
Puis tout à coup sublime, elle créa ses Dieux.*



*En force et majesté surpassant les ancêtres,
Fière et haute, malgré sa fange et son néant,
Qu'elle soit digne un jour de régir tous les êtres,
A l'image de ses Dieux purs se recréant.*



*Le sage voit sortir de la même matrice
Abel avec Caïn, la vertu près du vice,
Et le sage, étonné de ce mystère obscur,
Malgré l'impureté du monde, reste pur.*



*Où le repos ? Chacun des soleils par l'espace
D'un vertige éternel est lui-même emporté ;
Et ces trombes d'amour, de force et de clarté
Roulent, semant la vie où leur tourbillon passe.*



*L'air et l'eau, le roc dur ou l'être plus vivant,
La plante et l'animal : des vapeurs condensées ;
Mais d'où vient l'âme en nous ? d'où viennent mes pensées ?
Ces vapeurs du soleil pensaient-elles avant ?*



*Un lien, la pitié, t'unit à toutes choses,
Lien frêle et divin qu'il ne faut point briser :
Excuse le péché, comprenant mieux ses causes,
Et qu'aux tristes ton âme apporte son baiser.*



*Qui renonce à sa vie étroite et sait mourir
Aux royautés du monde, est le Roi que j'envie ;
Qui, pour aimer plus fort, accepte de souffrir,
Conquiert, amant heureux, le secret de la vie.*



*Votre extase en la mort, je l'enviai toujours,
Croyants, impatients d'aimer jusqu'aux supplices,
Et qui sûtes goûter les amères délices
D'être les confesseurs sanglants de vos amours.*



*Mêle ton âme émue à la création;
Poursuis partout la vie, au profond des abîmes,
Ou lumineuse et pure et calme sur les cimes :
Puis plonge-toi, tranquille et fort, dans l'action!*



*Honore le faqir, ce roi des indigents,
L'être pauvre, et de tout détaché, qui mendie
Sa nourriture après celle des pauvres gens,
Mais de qui l'âme aimante est comme un incendie.*



*Hâve, maigre, songeant à l'éternel secret,
La brûlure des jours d'été sur le visage,
Plus qu'un rajah, l'ascète, au sein de la forêt,
Peut resplendir, étant le voyant et le sage.*



*Il est des pénitents pareils à des lions ;
Il est des pénitents dont les fureurs rassemblent
Les colères du monde et ses rebellions ;
Il est des pénitents devant qui les Rois tremblent.*



*Que peux-tu désirer, cœur plus grand que le monde,
Hors d'aimer, d'être fou d'amour, et de sans fin
Aider en ta pitié la misère qui gronde
De ceux dont l'âme a soif et dont le corps a faim ?*



*Si la royauté vraie est dans la connaissance,
Si le sage est armé d'une telle puissance
Que, maître de son âme, il l'est des éléments,
Le vrai trésor royal est au cœur des amants.*



*Il faut donner ses yeux, il faut donner son âme,
Ses lèvres et son sang, sa passion, sa flamme,
Tout entier se donner comme fait le soleil,
— Avant d'aller s'éteindre en l'éternel sommeil.*



*Reconnaissant chez tous le désir d'être heureux,
Et dans leurs maux souvent le péché des ancêtres,
Tendre, aimant, le soufi, plein de pitié pour eux,
Distribuera ses dons d'amour à tous les êtres.*



*Après tes voluptés il te reste une joie :
Pauvre, vil, fou d'amour, aller vers les souffrants,
Et de ton âme au cœur les baiser, ces mourants,
Grelottants en la nuit si froide qui les noie.*



*Rends familier ton rêve avec l'éternité;
Accoutume tes yeux au gouffre de l'espace,
A tout cet effroyable inconnu qui dépasse
L'habituel courage humain si limité.*



*La Substance s'écoule ainsi qu'un fleuve énorme,
Tout change, rien ne meurt : en l'abîme profond
Les causes, les effets, tout roule et se transforme,
Et les choses sans fin se font et se défont.*



*Pour le contemplatif de la vie éternelle
Perdu dans la Substance et comme éteint en elle,
Demain n'est pas, non plus qu'hier ni qu'aujourd'hui,
Et les mots vie ou mort n'ont plus de sens pour lui.*



Des légendes musulmanes parlent de Sultans préadamites, qu'elles nomment Solimans, en souvenir de Soliman-ben-Daoud, ou de Salomon, qui, d'après elles, investi d'une autorité sans limite sur tous les Esprits, tous les êtres, fut un monarque universel, et comme le Sultan du monde. Ces Sultans préadamites ont régné sur d'innombrables races, très différentes de la lignée d'Adam, et certains de nos animaux d'aujourd'hui seraient les survivants et les représentants, dégénérés sans doute, de ces races du passé.

Les mêmes légendes assurent qu'après les fils d'Adam une race d'hommes naîtra, aussi supérieure à l'humanité présente que celle-ci peut l'être aux humanités ou animalités d'autrefois; et cette race, dont nous ne pouvons nous imaginer les vertus, les énergies, la beauté, cette race surhumaine, presque surnaturelle, en ce sens qu'elle dépasserait toutes les manifestations antérieures de la nature et de l'humanité, serait la dernière qui apparaîtrait en ce monde.



NOTE

DE LA PAGE 66

Maya, l'illusion dans la métaphysique des Hindous, dont Al-Ghazali, dans sa poursuite de la vérité, dut sans doute avoir connaissance.



Table



TABLE

I. LES AMOURS..	1
L'Amour de la Femme..	3
L'Amour mystique..	31
II. LE DOUTE..	43
III. LA PITIÉ DU RENONCEMENT..	69



Achevé d'imprimer

le trente et un mars mil huit cent quatre-vingt-seize

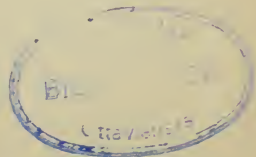
PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

3. — 1622.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

OCT 30 79

OCT 10 79

OCT 28 80

06 DEC. 1990

03 DEC. 1990

APR 16 2010

UOAVR 12 2010



39003 014737760

